

Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948

Jacques Michon

Volume 14, numéro 2 (41), hiver 1989

L'édition littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200769ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200769ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, J. (1989). Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948. *Voix et Images*, 14(2), 194-210. <https://doi.org/10.7202/200769ar>

Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948

par Jacques Michon, Université de Sherbrooke

On connaît l'essor de l'édition québécoise durant la Seconde Guerre mondiale. D'abord autorisée à combler la pénurie de livres français devenus introuvables à la suite de l'Occupation allemande, l'industrie devait bientôt exporter aux États-Unis, au Mexique, en Amérique du Sud, en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. Sur différents continents, se constituaient également de petits groupes d'exilés réunis pour la défense de la culture et de la liberté de pensée. Du nord au sud des Amériques, de Montréal à Buenos Aires en passant par New York, Mexico et Rio de Janeiro, plusieurs éditeurs prenaient la relève de l'édition française qui ne pouvait plus exporter ses livres. Avec l'appui des réseaux diplomatiques et des gouvernements alliés, les fractions francophiles des intelligentsia nord et sud-américaines assuraient la relève dans la diffusion du livre français. À l'heure où De Gaulle cherchait à gagner des appuis dans les colonies qui échappaient au contrôle de Vichy, ces centres d'édition constituaient des relais importants pour la transmission du message de la France libre.

Les exilés ne partageaient cependant pas les mêmes vues politiques; ils étaient divisés par des luttes intestines où gaullistes, pétainistes et giraudistes s'affrontaient dans un chassé-croisé et un nœud d'intrigues difficiles à démêler. Ils offraient le spectacle d'une communauté partagée par la défaite. New York, capitale de tous les réfugiés d'Europe — intellectuels, artistes, diplomates et chefs de gouvernement —, était devenue le théâtre privilégié de ces déchirements. La mise sur pied de nouveaux réseaux d'édition francophone, la présence et la constitution d'un public d'exilés et de sympathisants, l'intérêt et la curiosité des lecteurs, suscités par ces querelles intestines, représentaient autant de facteurs favorables à la promotion, à la diffusion et à l'exportation des livres français publiés en Amérique. Les éditeurs canadiens-français, au même titre que leurs collègues de la diaspora, profitèrent de cet intérêt.

Si l'édition au Québec devait jouer un rôle de suppléance semblable à celui des centres de New York, de Mexico, de Rio et de Buenos Aires, elle se distinguait par sa situation historique et géographique particulière. Contrairement à leurs concurrents, les éditeurs québécois étaient d'abord au service d'une population francophone importante (environ quatre millions d'individus) et n'envisageaient pas leur action éditoriale comme un travail temporaire. Les réimpressions des œuvres françaises autorisées par un arrêté ministériel du gouvernement fédéral devaient d'abord répondre aux besoins intérieurs de la librairie canadienne et des maisons d'enseignement. L'absence de douane sur les livres en langue étrangère importés aux États-Unis et la facilité d'approvisionnement en papier favorisaient également le développement des entreprises

canadiennes. Contrairement aux maisons de la diaspora qui devaient compter sur l'appui d'éditeurs hispanophones, lusophones ou anglophones, l'édition québécoise disposait d'un personnel qualifié et formé en français. La relative autonomie de l'appareil éditorial, la qualité de l'imprimerie et du papier représentaient aussi des atouts certains. Si elle participait à la diffusion du «message français», l'édition québécoise poursuivait également ses propres objectifs. Si de l'extérieur son développement pouvait être perçu comme une aventure provisoire, destinée à remettre en circulation des titres épuisés et nécessaires à l'enseignement de la langue et de la littérature, l'action des éditeurs ne se limitait pas à la reproduction de livres déjà édités ailleurs. Cette activité ne représentait qu'un aspect d'un programme beaucoup plus vaste dont la pertinence et la légitimité pouvaient échapper aux regards étrangers.

L'essor de l'édition dans les années 40 n'est pas le fruit d'une génération spontanée, mais le prolongement d'initiatives qui, pour les plus jeunes éditeurs, remontaient aux années 30. La guerre n'a fait que favoriser le développement de structures qui étaient déjà en place. Certaines maisons comme Beauchemin et Granger Frères ont profité de l'occasion pour augmenter leur production, d'autres entrepreneurs ont senti le vent favorable et lancé de nouveaux projets. Mais dans bien des cas, les événements n'ont fait qu'accélérer une évolution dont l'amorce était antérieure à 1939. Ainsi Bernard Valiquette, qui sera un éditeur important des années 40, était entré au service d'Albert Lévesque au début des années 30, avait pris sa succession en 1937, puis fondé sa propre maison l'année suivante. Sa production devait s'inscrire dans le prolongement des publications de son prédécesseur. Les Éditions de l'Arbre vont donner plus d'ampleur au mouvement de la Relève, créée en 1934. Dussault et Péladeau devaient mettre sur pied un magazine destiné au grand public avant la guerre et avant la fondation des Éditions Variétés (1941-1949). Les Éditions Fides prolongent l'action apostolique du père Martin qui avait créé Mes fiches en 1937. On pourrait encore mentionner les Éditions de l'Étoile fondées en 1939 qui se spécialisent dans le roman et la biographie populaires, à l'instar des Éditions Édouard Garand qui font un retour momentané durant la guerre à la faveur de la conjoncture¹.

Sur le plan politique, ces maisons vont également se situer en fonction des positions déjà prises durant les années 30. Les unes, comme Fides, ne dissimulent pas leur sympathie à l'égard de Vichy alors que de jeunes maisons apparentées au Parti libéral s'engagent en faveur de De Gaulle et de la France libre — l'Arbre dès juin 1940 et Parizeau à compter de 1943.

Les Éditions de l'Arbre

Mises sur pied en 1940 quelques mois après l'armistice de juin, les Éditions de l'Arbre sont donc nées de la rencontre d'une expérience et d'un événement².

-
- 1 Sur les Éditions Édouard Garand, Granger Frères et de l'Étoile, voir l'Édition du livre populaire, études rassemblées et présentées par Jacques Michon, Sherbrooke, Éditions Ex Libris, 1988, 201 p. (Études sur l'Édition).
 - 2 Selon Paul Beaulieu («Robert Charbonneau: esquisse d'un portrait», *Écrits du Canada français*, n° 57, 1986, p. 19), le nom de l'Arbre aurait été inspiré de l'arbre

Claude Hurtubise et Robert Charbonneau avaient appris leur métier d'éditeur au cours des années 30 dans différentes publications et en particulier à la *Relève* où ils avaient contribué avec leurs anciens collègues du collège Sainte-Marie — Paul Beaulieu, Roger Duhamel, Robert Élie, André Laurendeau, Jean Le Moyne et Saint-Denys Garneau —, à la constitution d'un réseau de collaborateurs et de correspondants canadiens et étrangers regroupés autour du catholicisme progressiste de Maritain. Chez eux, la pensée de Jacques Maritain brillait d'un éclat particulier et constituait la «base doctrinale» des éditeurs qui analysaient les événements à la lumière de la philosophie du maître de Meudon. Ces années d'engagement, placées sous le signe d'**Humanisme intégral**, avaient préparé Robert Charbonneau et Claude Hurtubise à prendre des positions idéologiques et politiques précises qui se concrétiseront dans deux collections: «Problèmes actuels» et «France forever».

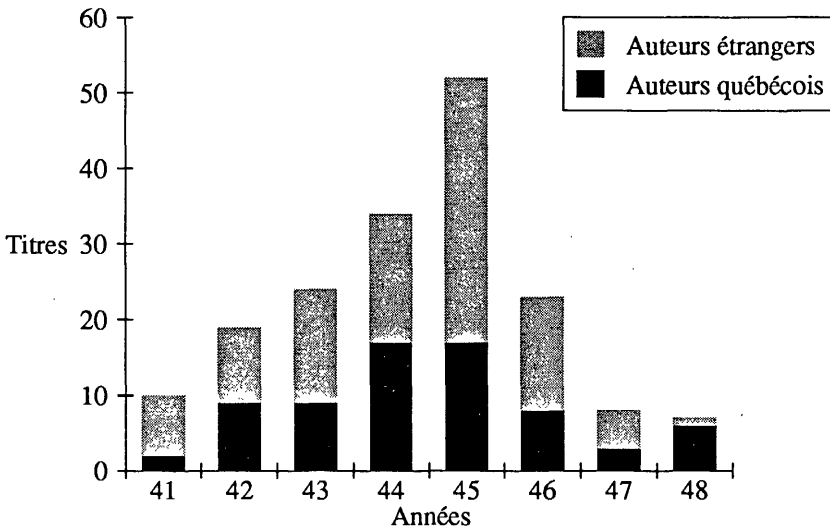
Dès le début de la guerre, les deux jeunes directeurs se consacrent entièrement à leur métier d'éditeur. En huit ans, de 1941 à 1948, ils feront paraître près de 200 titres. Après la première année et les dix premiers titres, la maison d'édition connaît un essor rapide. Plusieurs événements permettent de suivre la progression accélérée des premiers mois: 1) la conversion de la *Relève* en *Nouvelle Relève* qui devient en septembre 1941 l'organe de promotion des auteurs et des livres de la maison; 2) au printemps de 1942, l'aménagement de l'éditeur dans de nouveaux locaux — l'Arbre quitte les bureaux improvisés de la résidence des Hurtubise (340, avenue Kensington, Westmount) pour des bureaux plus vastes et mieux situés, dans le quartier des affaires de Montréal (au 9^e étage de l'édifice Versailles, 60 ouest, rue Saint-Jacques); 3) en mai 1942, Robert Charbonneau abandonne son emploi au journal le *Canada* pour se consacrer plus intensivement à son métier de directeur littéraire. L'augmentation rapide de la production et de la demande exigeaient ces changements. En douze mois, la production de l'Arbre double (de 10 titres en 1941 à 20 titres en 1942), en cinq ans elle va quintupler (52 titres en 1945).

Le nom de Maritain est associé à ces premiers succès. En effet, c'est avec *Crépuscule de la civilisation* que l'éditeur inaugure son catalogue en janvier

(un érable à Giguère, nous dit Claude Hurtubise dans une entrevue, le 27 mai 1986), situé au 340, avenue Kensington à Westmount, première résidence de l'éditeur. Une autre version rapportée par Madeleine Ducrocq-Poirier (Robert Charbonneau, Montréal, Fides, 1972, p. 52) et tirée (selon C. Hurtubise) du journal de Robert Charbonneau veut que le nom ait été choisi en hommage à Paul Claudel qui avait intitulé «Théâtre de l'Arbre» une première édition de ses pièces de théâtre. En 1901, le *Mercur* de France réunissait en un seul volume dans une «édition dite de l'Arbre» les premières pièces de Claudel (voir *Œuvres complètes*, t. 6: *Théâtre*, Paris, Gallimard, p. 399). On sait comment, après la publication d'un article de Georges Duhamel dans le *Figaro* du 4 janvier 1946, la métaphore de l'arbre (vs la branche) vint à symboliser l'autonomie de la littérature canadienne, puis québécoise. À ce sujet, lire, entre autres, Robert Charbonneau, *la France et nous*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1947, p. 26-27, 62 et «Texte inédit. Choix de lettres. Documents», *Écrits du Canada français*, n° 57, 1986, p. 199.

1941. Il s'agit d'une étude consacrée aux débats idéologiques de l'heure³. Un chapitre avait déjà été publié dans la *Relève* en 1939. Le livre devait connaître un succès immédiat, à tel point que l'éditeur mettra sur pied sa première

Éditions de l'Arbre



- 3 **Crépuscule de la civilisation** est un petit livre de 95 pages qui reproduit le texte d'une conférence prononcée à Paris le 8 février 1939 et publiée la même année en France aux Éditions des Nouvelles Lettres. Quelques jours après cette conférence, Maritain avait fait parvenir le troisième chapitre du texte, «L'Évangile et l'empire païen», à Paul Beaulieu qui l'avait publié en juillet 1939 dans la *Relève*. L'édition intégrale de *Crépuscule...* aux Éditions de l'Arbre en janvier 1941 connaît un succès immédiat. En septembre 1941, la *Nouvelle Relève* annonce: *3 000 exemplaires [...] vendus en quelques semaines, la 2^e édition sortira des presses dans quelques jours*. Habitué aux tirages modestes de la *Relève*, les éditeurs ne s'attendaient sans doute pas à pareille fortune. L'Imprimerie Populaire, avec laquelle la *Relève* faisait toujours affaire, avait même détruit les plombs, nous dit Claude Hurtubise (lettre à l'auteur). Il fallut recomposer l'ouvrage pour la deuxième édition qui sortit des presses de l'Imprimerie du Sacré-Cœur de Laprairie le 22 novembre de la même année. Une troisième édition sera publiée en 1944 avec un erreur sur la couverture qui indique encore *2^e édition*, alors que la page de titre indique *3^e édition*. À la fin de la guerre, *Crépuscule de la civilisation* avait atteint, selon Claude Hurtubise, un tirage total de 50 000 exemplaires. Pour une bibliographie de la réception québécoise de ce livre, voir Roland Houde «Mort du philosophe, vie de la philosophie, Jacques et Raïssa Maritain au Québec», *Relations*, n° 383, juin 1973, n° 384, juillet-août 1973, p. 166-168, 214-219. À cette bibliographie, on pourra ajouter les références suivantes: R. Tanghe, *Bulletin des études françaises*, n° 3, 1941, p. 87-88; Saint-Denis Garneau, *Lettres à ses amis*, 1967, p. 467-468. *Crépuscule...* sera publié aux États-Unis en 1943 sous le titre *The Twilight of Civilization* chez Sheed & Ward.

collection, «Problèmes actuels», dont il constituera rétrospectivement le premier titre. Plusieurs livres de la collection sont réimprimés ou réédités. Ils seront suivis de la sortie de la *Lettre aux Anglais* de Georges Bernanos, co-éditée avec Atlantica Editora de Rio de Janeiro⁴, et de l'essai de Thomas Kernan sur la France occupée (*Horloge de Paris, Heure de Berlin*) qui assureront pour une bonne part, dès 1942, la réussite de l'entreprise. Trois prix David — attribués en 1942 à *Ils posséderont la terre* de Charbonneau et en 1943 aux *Songes en équilibre* d'Anne Hébert et *Strophes et Catastrophes* de François Hertel — viendront également mettre en lumière la production québécoise de l'éditeur⁵.

«Problèmes actuels»

Avec «Problèmes actuels» et la collection «France forever», l'éditeur participera étroitement aux grands débats de l'heure et se mettra au service de la «France libre». Les engagements antérieurs de la Relève contre Franco et pour la social-démocratie, amènent l'Arbre à endosser les positions de Maritain. «Problèmes actuels» contient des essais et des témoignages d'écrivains, de philosophes et de dirigeants de renom, exilés et résistants, reconnus pour leur intégrité intellectuelle et leur lutte contre le fascisme. Fidèle à l'image de marque de la revue, l'éditeur évite tout sensationnalisme. On vulgarise sans banaliser. On dresse des bilans historiques, on explique les causes sociales et politiques de la guerre. Les ouvrages d'Yves Simon et de Pierre Limagne (préfacé par Maritain) consacrés à la défaite française, d'Auguste Viatte sur la guerre en Extrême-Orient et du comte Sforza sur la situation italienne s'adressent d'abord au grand public cultivé.

Les débuts de la collection, qui en quelques mois s'enrichit de huit titres, se confondent avec ceux de l'éditeur. Le nom de Jacques Maritain y est étroitement associé. Le philosophe participe activement à la sélection des titres, donne des conseils et fait connaître ses préférences. Il suggère des noms de collaborateurs éventuels, propose des manuscrits qui seront souvent retenus et publiés⁶. Cette action éditoriale s'exerce à partir de New York et s'inscrit dans un plan

-
- 4 Sur la publication la *Lettre aux Anglais*, voir l'important dossier rassemblé par Roland Houde, «Bernanos au Canada. Essai bibliologique», le *Beffroi*, n° 4, décembre 1987, p. 13-33.
 - 5 Dès ses premières années d'existence, l'Arbre commence à publier des nouveautés québécoises. D'abord un titre en 1941, puis 9 par an en 1942 et 1943, et 16 par année en 1944 et 1945. À partir de 1946, la production suit la courbe descendante de l'ensemble de la production de l'arbre avec, 8, 3 et 5 titres respectivement pour les trois dernières années (1946-1948). Total: 67 titres d'auteurs québécois, c'est-à-dire 36 % de la production globale. Voir le tableau à la page précédente. À noter que les neuf volumes de l'*Histoire du Canada* de Garneau publiés en 1945-1946 sont comptés ici comme neuf titres différents.
 - 6 Au sujet de ces démarches et en attendant une étude spéciale fondée sur les correspondances et les fonds d'archives de Robert Charbonneau, Paul Beaulieu et Claude Hurtubise, on pourra consulter Jacques et Raïssa Maritain, «Choix de lettres à Paul Beaulieu, Robert Charbonneau, Jean Le Moine, Guy Sylvestre, 1935-1971», *Écrits du Canada français*, n° 49, 1983, p. 43-46, 70, 93 et 112. Parmi les auteurs publiés aux Éditions de l'Arbre dans l'entourage de Maritain et qui sont entrés

d'ensemble qui vise à faire connaître le point de vue des réformistes chrétiens dans la résistance aux idéologies totalitaires. La majorité des auteurs publiés dans la collection font partie de l'entourage de Maritain. Cette présence se fait sentir surtout pendant la guerre, dans les choix de l'éditeur, dans son discours, dans le réseau de ses collaborateurs, dans les références et les citations.

La diminution de cette influence devient sensible après 1945, en particulier avec la parution du livre de Borgese, *la Marche du fascisme*. Dès 1942, le philosophe avait prévenu ses amis montréalais contre celui qu'il appelait *le plus fanatique anti-catholique qui existe aux États-Unis*⁷. Les éditeurs attendront trois ans avant de publier le livre. Le retour de Maritain en Europe en 1945 coïncide, en effet, avec ce qui semble être le début d'une désaffection. Un texte de Robert Charbonneau — publié par Paul Beaulieu et malheureusement non daté, mais qui n'est vraisemblablement pas antérieur à 1945 — nous montre que l'éditeur devait bientôt prendre ses distances vis-à-vis de Maritain et du néo-thomisme⁸. Après la guerre, outre le livre de Borgese, on constate que l'Arbre publie des auteurs assez éloignés de la sphère d'influence de Maritain, comme Victor Serge et Léon Blum. Déjà avec un collaborateur comme Henri Laugier, éminent représentant de la gauche laïque non-catholique et directeur de la collection «France forever», l'Arbre s'était associé en 1942 à un courant de pensée assez éloigné des positions habituelles de la Relève. Identifié au mouvement du renouveau catholique de l'entre-deux-guerres, l'éditeur se trouvait mêlé également aux intérêts d'une autre Europe.

«France forever»

Si Maritain est un peu le directeur occulte de «Problèmes actuels», du moins au début de la guerre, Henri Laugier, lui, est le directeur en titre de «France forever». Créée en 1942, la collection affiche ouvertement son affiliation avec la branche américaine du Comité gaulliste. Homme de gauche,

— ou qui auraient pu entrer — en contact avec l'éditeur grâce à lui, signalons: le père André Albert, s.c.j., Gustave Cohen, André David, le père Delos, o.p., Augusto J. Durelli, Wallace Fowlie, Hélène Iswolski, Pierre Limagne, René Schwob, Yves Simon. Il ne faut pas oublier non plus le père Couturier et Auguste Viatte dont les idées sont en étroites sympathie avec celles de Maritain. À noter que les ouvrages de tous ces auteurs sont parus aux Éditions de l'Arbre durant la guerre.

7 Maritain ajoutait: *C'est un homme de grand talent mais qui a apporté ici toute la passion des vieux libre-penseurs italiens* (Jacques et Raïssa Maritain, *loc. cit.*, p. 44). Dans cette lettre du 15 mars 1942, il mettait Robert Charbonneau en garde contre la publication du livre de Borgese dont l'Arbre avait annoncé la parution (entre autres) sur la quatrième page de couverture de *la Pureté dans l'art* de Wallace Fowlie, achevé d'imprimer le 28 novembre 1941. Traduit et adapté par Étienne, *la Marche du fascisme* avait d'abord paru aux États-Unis sous le titre *Goliath or the March of Fascism* (Viking Press, 1937). Le livre a été réédité en 1986 sous le titre *Goliath, la marche du fascisme* (Paris, Éditions Desjonquères): voir un compte rendu dans *le Devoir*, 8 août 1987, p. C-6.

8 Intitulé «Rencontre avec Jacques Maritain», ce texte est vraisemblablement postérieur à la guerre. Il a été reproduit par Paul Beaulieu dans Jacques et Raïssa Maritain, *loc. cit.*, p. 41-42.

professeur, haut fonctionnaire de la recherche scientifique, médecin spécialisé en physiologie, directeur du CNRS (1938-40), ancien chef de cabinet du ministre Delbos, grand amateur d'art moderne et ami de Picasso, Henri Laugier est un personnage d'envergure qui se retrouve à Londres en juin 40. De Gaulle l'envoie en mission en Amérique où, muni d'une bourse Rockefeller, on le retrouve professeur de physiologie à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal⁹. Montréal sera durant trois ans le lieu principal de ses activités scientifiques et politiques. C'est à partir de cette ville qu'il exercera tour à tour son métier de savant et de missionnaire de la France libre.

Pendant ces années, il partage son temps entre le Canada et les États-Unis. La semaine, il remplit sa tâche de professeur et de chercheur à Montréal, et les week-ends, il rencontre les dirigeants américains pour les convaincre d'appuyer De Gaulle. Au Québec, Laugier profite également de toutes les tribunes qui lui sont offertes pour diffuser son message. Il publiera de nombreux articles dans le **Canada, le Jour, le Quartier latin, la Nouvelle Relève, Amérique française et le Monde libre**¹⁰. Plusieurs de ces écrits, de même que les textes de ses interventions américaines, seront repris en volume dans **Service de France au Canada**, publié chez Valiquette en 1941 et dans **Combats de l'exil** qui paraît dans sa propre collection en 1943. «France forever» faisait partie d'un plan d'action politique et scientifique. La collection était financée par l'organisation du même nom située à New York et recevait ses fonds de l'Office of War Information (OWI, future USIS) et de riches particuliers¹¹.

«France forever» représente sans doute la participation la plus directe et la plus visible de l'éditeur à l'effort de guerre. Le caractère étranger et provisoire de l'organisation à laquelle elle empruntait son nom devait placer la collection dans une catégorie à part; elle n'est pas souvent mentionnée par l'éditeur lorsque vient le temps de faire la promotion de ses publications. La raison sociale anglaise ne devait pas non plus en faciliter la diffusion dans un Québec vichyste et anticonscriptionniste.

9 Dans le numéro de février 1942 de la **Nouvelle Relève**, Louis-Marcel Raymond salue la création de la **Revue canadienne de biologie**, revue bilingue, *initiative du professeur Henri Laugier* (p. 132). Dans le numéro d'août-septembre 1947, Louis Bourgoïn retrace plus en détail l'action scientifique du professeur français au Québec.

10 *Revue trimestrielle dédiée à la cause de la démocratie et consacrée à l'étude des problèmes internationaux*, le **Monde libre** était la version française, publiée par les Éditions de l'Arbre, de **Free World**, revue éditée à New York et qui appartenait à Free World Inc. Le premier numéro du **Monde libre** paraît à Montréal en mai 1943.

11 À ce propos, Claude Hurtubise écrit: *C'est le mouvement «France forever» de New York (la branche américaine de la France libre) qui prêtait son nom à la collection et aidait au financement. Plusieurs personnages très riches ont aidé par des dons ou des achats d'exemplaires des Éditions de l'Arbre. De même que des organismes du gouvernement américain pour l'Afrique, tel que Office of War Information. Un des plus généreux fut le baron Robert de Rothschild, chef de la famille durant la guerre et président de la banque Rothschild. Un autre fut le président de la maison de vente de tableaux, une des plus importantes au monde avec succursales part out (Paris, Londres, etc.): Wildenstein.* (Lettre à l'auteur)

De 1942 à 1945, la collection s'enrichit de douze titres, surtout des ouvrages à caractère scientifique destinés au grand public. Dans le premier volume de la série, Laugier définit ses objectifs:

Elle réunira des œuvres de savants éminents, tant dans les sciences expérimentales que dans les sciences humaines. Elle accueillera des ouvrages appartenant à toutes les disciplines, qui mettront au point pour un public étendu et cultivé des problèmes scientifiques actuels. Une grande maison d'édition française avait pris pour devise «Vulgariser sans abaisser». Cette devise exprime avec simplicité et exactitude le but que vise la collection France forever.¹²

Le livre de vulgarisation scientifique sera aussi assimilé à la noblesse de la lutte contre l'oppression. Pour Laugier, homme de science et homme d'action, la recherche scientifique était indissociable du combat pour la justice sociale et la liberté.

La collection est surtout consacrée aux sciences médicales et aux sciences de l'homme: la géographie économique et politique (Jean Gottmann, André Albert, Aubert de la Rüe), l'anthropologie (Rivet), la médecine et la biologie (Charles Oberling, Daniel Cordier, Jacques Rousseau). Aux publications scientifiques viennent s'ajouter des titres directement reliés à l'actualité politique et militaire: **De Montmartre à Tripoli, journal d'un correspondant de guerre** d'André Glarner, **Combat de l'exil** de Laugier, **Des prisons de la Gestapo à l'exil** d'André Maroselli.

À la fin de 1943, après un séjour de cinq semaines à Londres auprès de De Gaulle, Laugier est nommé recteur à l'Université d'Alger, première université «française» libérée. De cet avant-poste, il fera venir des livres des États-Unis et du Québec payés avec les fonds de l'OWI. Ainsi l'Arbre expédie ses ouvrages outre-Atlantique. «Les achats décuplèrent dès après la conquête de l'Afrique du Nord», nous dit Claude Hurtubise.

Dès l'ouverture de l'Université d'Alger, où Henri Laugier est recteur, nous recevons par l'entremise de l'Office of War Information (une des composantes de la future CIA), une importante commande de livres. Les commandes passent naturellement par la Maison française de New York (Hachette). Elle fut payée en dollars US. Évidemment, la future CIA pouvait tout obtenir. (Lettre à l'auteur)

Après la libération, Laugier est nommé directeur des relations culturelles du ministère des Affaires étrangères (1944-46) et commande encore des livres aux Éditions de l'Arbre. *Une fois Paris libéré, Laugier devient chef des Relations culturelles aux Affaires étrangères. Il nous obtient une première commande qui passe par les Messageries Seghers et fut payée en dollars US.*

12 Henri Laugier, «La collection "France forever"», dans *les Relations commerciales de la France*, de Jean Gottmann, Montréal, Éditions de l'Arbre, p. 7-8 (France forever).

Nous avons été les premiers à obtenir des commandes du Gouvernement français, dit encore Claude Hurtubise. Et les permis voulus pour le transport et le transfert du paiement en dollars US. Ces deux opérations étaient contrôlées par les Alliés, i.e. les USA. (Lettre à l'auteur) Dans une entrevue reproduite dans le Canada en novembre 1946, Hurtubise déclare:

Nous avons déjà vendu pour plusieurs milliers de dollars de livres provenant de notre fonds, en France, en Belgique et, indirectement, en Suisse. Plusieurs de nos livres, inédits en France, sont en grande demande. Je citerai comme exemple Mission à Moscou, de l'ex-ambassadeur Joseph E. Davies, et l'Amérique latine de John Gunther; nous avons déjà vendu en Europe deux mille exemplaires du premier de ces volumes et près d'un millier du second, et il nous sont encore très demandés. La première commande que nous avons reçue se répartissait sur près de soixante-dix titres; depuis, d'autres sont venus s'y ajouter. Des ouvrages français inédits en France, comme le livre de Gonzague de Reynold et l'album de Léger suscitent beaucoup d'intérêt. Et c'est le cas aussi de plusieurs ouvrages canadiens, dont Connaissance du personnage de Robert Charbonneau et ses deux romans, ainsi que les ouvrages de Berthelot Brunet que nous avons publiés.¹³

Lorsque Laugier quitte le ministère des Affaires étrangères pour l'ONU au début de 1946, il est certain que l'édition canadienne perd un allié précieux. Dans une lettre à Charbonneau signée de New York, Laugier dit souhaiter l'essor d'une édition canadienne autonome¹⁴. Mais l'arrivée de nouveaux dirigeants dans le domaine de la création comme de l'édition, avec lesquels les éditeurs québécois n'ont pas de rapports privilégiés, ne va pas faciliter les choses. De plus les relations seront compliquées par le contrôle des devises qui oblige les étrangers à effectuer leurs paiements en dollars.

La méconnaissance du Québec en France, l'image de marque de nos éditeurs noircie à dessein par certains éditeurs français et par le CNÉ (Comité National des Écrivains)¹⁵, la confirmation d'Hachette comme distributeur exclusif du livre français à l'étranger, l'absence d'alliés solides chez les nouveaux dirigeants intellectuels de France et enfin l'indifférence des gouvernements d'Ottawa et de Québec en ce qui concerne le commerce du livre vont constituer des facteurs déterminants dans les difficultés que connaîtront les éditeurs à partir de 1946. Alors que l'édition québécoise connaît des heures difficiles — plusieurs éditeurs

13 Charles Hamel, «L'avenir de l'édition canadienne. L'éditeur doit être un conseiller pour l'auteur», *le Canada*, 4 novembre 1946, p. IX.

14 Robert Charbonneau, «Texte inédit. Choix de lettres. Documents», *Écrits du Canada français*, no 57, 1986, p. 221.

15 Plusieurs articles ont déjà été publiés sur la querelle qui a opposé Robert Charbonneau et les représentants du CNÉ: on peut lire une partie du dossier dans *la France et nous*, *op. cit.* Le manque d'espace nous interdit d'en reproduire ici la bibliographie.

comme Parizeau et Valiquette cessent de publier —, l'Arbre annonce de nouveaux titres à paraître¹⁶.

Un fonds canadien

«Problèmes actuels» et «France forever» ont introduit dans la maison de Charbonneau et Hurtubise deux courants majeurs de la pensée française de l'entre-deux-guerres: un catholicisme progressiste de droite et une pensée radicale, socialisante, laïque et scientifique. La coexistence de ces deux familles idéologiques pouvaient facilement se comprendre pendant la guerre, alors qu'il s'agissait de sauver les valeurs essentielles de la civilisation occidentale menacées par le fascisme. Mais cette double allégeance sera une source d'ambiguïté et d'hésitation après 1945. L'éditeur n'aura pas le temps d'élucider cette question et l'éclectisme de son catalogue illustrera dans une certaine mesure une crise d'orientation en ce qui concerne le fonds des oeuvres françaises. Si l'éditeur était bien préparé idéologiquement à entrer dans la période de guerre, il aura de la difficulté à en sortir.

«Problèmes actuels» et la collection de Laugier devaient par ailleurs renforcer aux yeux de plusieurs lecteurs l'image de marque d'une maison au service des écrivains étrangers. C'est un reproche que Roger Duhamel, ami de la Relève et reconnu pour ses positions nationalistes, formule à l'endroit de l'éditeur et de la revue au moins à deux reprises¹⁷. Le nom anglais de «France forever» n'était pas fait pour dissiper cette impression, surtout dans le contexte anticonscriptionniste du Québec de 1942 où une grande partie de la population était hostile à toutes les initiatives d'embrigadement.

Dès le départ, comme pour se dédouaner et aussi par conviction profonde, les directeurs de l'Arbre consacrent une partie de leur catalogue à ce qu'on appelait à l'époque la littérature canadienne. À tout seigneur tout honneur et sans modestie, Robert Charbonneau ouvre cette partie avec *Ils posséderont la terre* (1941), publié dans une collection de prestige. «Le Serpent d'airain», inspiré de la collection du «Roseau d'or» (Plon) inaugurée par les *Cinq mystères en forme de retable* (vol. 1) de René Schwob, prendra fin avec le roman de Charbonneau à cause, semble-t-il, du coût excessif de la collection imprimée sur un papier de

16 Plusieurs titres qui devaient paraître dans la collection «France forever» ne seront pas publiés par l'Arbre: la *Philosophie française* de Madeleine Francès, l'*Âme indienne* d'Alfred Métraux et les *Constitutions de l'Amérique latine* de Boris Mirkin-Guetzevitch. Ces titres sont annoncés dans le *Canada* (Charles Hamel, *loc. cit.*) et dans l'*Hérédité et l'Homme*, 2^e éd., 1947, p. 4. À noter que la parution du livre de Rousseau (1^{re} éd., 1945) était déjà annoncée dans la *Nouvelle Relève* de septembre 1941, c'est-à-dire bien avant la création de «France forever». Est-ce que la publication de ce livre en 1945 était le signe d'une prise en charge de la collection par Charbonneau et Hurtubise? Cette hypothèse nous a été suggérée par Roland Houde.

17 «L'édition: une industrie récente», *Relations*, n° 2, mars 1942, p. 79, et «En lisant les revues», *le Devoir*, 13 mars 1943, p. 4. La présence de signatures étrangères est dominante dans le catalogue de l'Arbre (64 % des titres); dans la *Nouvelle Relève*, elle est limitée à 28 % et dans la *Relève* à 10 %.

luxe¹⁸. Si l'Arbre ne publie qu'un seul titre canadien en 1941, il ne dissimule pas sa volonté d'encourager la production nationale. Dès ses premiers numéros, la *Nouvelle Relève* lance un concours («Grand Prix du roman de l'Arbre») qui n'aura pas de suite, mais qui indique bien l'intention de l'éditeur de solliciter et de recevoir des manuscrits d'auteurs canadiens. De 1942 à 1948, l'Arbre fera paraître une soixantaine d'ouvrages d'auteurs québécois qui constitueront plus du tiers de son catalogue (36 %). Il publiera de 8 à 16 titres par année durant les meilleures années (1942-1946), c'est-à-dire une vingtaine d'œuvres d'imagination — romans, contes, nouvelles —, quatre recueils de poésie, une dizaine d'essais, des travaux d'histoire et des livres pour la jeunesse.

Charbonneau publie d'abord des auteurs susceptibles de toucher le public traditionnel, comme Adolphe Nantel, la *Terre du huitième* (1942) et Rex Desmarchais, la *Chesnaie* (1942). Mais il fait aussi une place à la jeune littérature en éditant le premier livre de plusieurs nouveaux venus: les *Songes en équilibre* (1942) d'Anne Hébert, *Au pied de la pente douce* (1944) de Roger Lemelin, *Contes pour un homme seul* (1944) d'Yves Thériault, *Neuf jours de haine* (1948) de Jean-Jules Richard, et *Contes en noir et en couleur* (1948) de Roger Viau.

Plusieurs écrivains d'occasion, qui seront bientôt oubliés, trouvent aussi une place au catalogue: Jacques Sauriol, le *Désert des lacs* (1942), M. Kerdrue, *Joliff et Magadur* (1943), Pierre Benoit, le *Sentier couvert* (1944), Thérèse Tardif, *Désespoir de vieille fille* (1943) et Robert Lafrance, *l'Irréelle* (1944). Robert Charbonneau fait paraître ses deuxième et troisième romans (*Fontile*, 1945; *les Plaisirs et les Jours*, 1948), un recueil de poèmes de jeunesse et deux livres d'essais dont *Connaissance du personnage* (1944) qui regroupe des études parues dans la *Relève* et la *Nouvelle Relève*. Berthelot Brunet, le collaborateur le plus prolifique de la revue, publie un recueil de contes, le *Mariage blanc d'Armandine* (1943), un roman, *les Hypocrites I. La folle expérience de Philippe* (1945) et son *Histoire de la littérature canadienne-française* (1946).

En 1944-45, l'Arbre lance deux collections pour la jeunesse, «Mon alphabet» et «Album de Claude», qui seront rédigées respectivement par Claude Melançon (1895-1973) et Claude Robillard (1911-1967), deux auteurs déjà renommés pour leurs travaux de vulgarisation. Dans le domaine de l'essai paraissent un récit de voyage d'Hélène Gagnon, *Blanc et Noir* (1944), le premier tome des *Souvenirs* (1944) d'Édouard Montpetit, un recueil d'articles du même auteur, *Propos sur la montagne* (1946), un florilège de chroniques d'Adrien Robitaille, préfacées par Ringuet, *R.S.V.P.* (1942), une étude de Louis-Marcel Raymond sur le renouveau théâtral de l'entre-deux-guerres, le

18 Tous les exemplaires de cette collection étaient imprimés sur un papier vergé Byronic des papeteries Howard Smith. En général, la qualité du papier des livres de l'Arbre est assez remarquable et vient souligner l'image de marque de l'éditeur pour le circuit lettré. Dans certains cas, l'on s'adresse directement au bibliophile en effectuant des tirages limités sur papier fin (Vergé Byronic et Japon impérial), distribués hors commerce et réservés aux collectionneurs.

Jeu retrouvé (1943), et deux ouvrages de vulgarisation scientifique de Louis Bourgoïn, professeur de chimie à l'École polytechnique de Montréal, **Histoire des sciences et de leurs applications**, vol. I (1945) et **Savants modernes, leur vie, leur œuvre** (1947).

Parmi les romans canadiens qui retiennent l'attention, il faut signaler **Ils posséderont la terre** de Charbonneau et **Au pied de la pente douce** de Lemelin. Le premier reçoit le prix David en 1942 et sera publié dans deux éditions différentes. Le second, couronné également par le prix David (1946), obtiendra un succès de librairie incontestable. Sorti des presses le 2 juin 1944, le roman sera réimprimé *au bout de quinze jours* et connaîtra par la suite plusieurs réimpressions et rééditions. Selon Claude Hurtubise le tirage devait atteindre les 35 000 exemplaires. En 1948, il sera traduit en anglais et paraîtra chez Reynal & Hitchcock, l'éditeur américain de Saint-Exupéry.

À l'opposé du roman, avec trois titres québécois, la poésie est le parent pauvre de la maison. Les recueils édités avec soin ne se vendent pas. On publie **les Songes en équilibre** d'Anne Hébert à compte d'auteur. L'éditeur a même de la difficulté à écouler les recueils de ses auteurs européens. Louis-Marcel Raymond, qui voulait faire paraître un recueil de son ami Yvan Goll aux Éditions de l'Arbre, écrit à celui-ci le 30 janvier 1946:

Ces Messieurs des Éditions de l'Arbre sont de braves enfants que j'aime bien, mais qui sont parfois un peu négligents. Il ne faut pas trop leur en vouloir: ils sont pleins de bonne volonté et ils publient à perte des poètes. Il me disent que le Goffin [Patrie de la poésie, 1945] et le Whal [Poèmes, 1945] ne se vendent pas ou presque.¹⁹

Au cours des années et à la faveur des circonstances, la section québécoise va se consolider. On assiste même à une certaine canadianisation des collections réservées en principe aux auteurs étrangers. «France forever» publiera après la guerre **l'Hérédité et l'Homme** du Dr Jacques Rousseau, disciple du Frère Marie-Victorin et professeur à l'Université de Montréal. Dans **Chroniques** (1947), le père Couturier fera état de son expérience canadienne. Gustave Cohen ajoutera un chapitre sur un voyage au Canada dans la nouvelle édition de **Lettres aux Américains** (1943).

Cette évolution se poursuit parallèlement à la création de plusieurs séries nouvelles: la collection «Art vivant», les traductions d'essais américains et les publications reliées à l'actualité canadienne. La collection «Art vivant», créée en 1943 par Maurice Gagnon et consacrée à la peinture nouvelle, rendait compte du dynamisme de l'avant-garde artistique au Québec. Montréal était devenu durant la guerre la capitale de l'art moderne au Canada et cette collection illustrait à sa manière ce progrès et cette réalité. Dès 1942, l'Arbre fit également traduire en

19 Fonds Louis-Marcel Raymond, BNQ. Le livre de Goll, **Choix de poèmes**, sera finalement édité à Saint-Jean en 1949 sur les presses du **Canada français** par les soins de L.-M. Raymond qui signe également l'introduction, «La vie et l'œuvre d'Yvan Goll».

français les grands reportages et les essais géo-politiques de diplomates et grands reporters américains: *Horloge de Paris*, *Heure de Berlin* (1942) de Thomas Kernan, *l'Amérique latine* (1943) de John Gunther, *Mission à Moscou* (1944) de J.E. Davies, *le Canada vu par un Américain* (1943) et *l'Énigme russe* (1946) de William Henry Chamberlin. La plupart de ces ouvrages sont traduits par des collaborateurs québécois: Simone Aubry-Beaulieu (Hélène Iswolsky, *Au temps de la lumière*, 1945), Berthelot Brunet (Emil Ludwig, *la Conquête morale de l'Allemagne*, 1945), Gérard Dagenais, sous le pseudonyme d'Albert Pascal (Davies, Gunther), Roger Duhamel (Chamberlin), Pierre Baillargeon et Jean Le Moyne (qui traduisent Sturzo dans la collection «Problèmes actuels»). À l'occasion, on fait appel à un traducteur européen comme Étienne (Borgese). L'essai de Kernan connaîtra un immense succès et sera réimprimé à plusieurs reprises. Il aurait été tiré, aux dires de Claude Hurtubise, à plus de 50 000 exemplaires. En plus de compléter le catalogue des études sociales et politiques, ces traductions manifestaient la relative diversité des sources de l'éditeur et le développement de son réseau de collaborateurs.

Enfin, l'Arbre devait aussi tirer profit d'événements nationaux susceptibles d'attirer l'attention du public. À l'occasion du troisième centenaire de la métropole canadienne, l'éditeur publie un livre de Jean Bruchési, *De Ville-Marie à Montréal* (1942). Pour commémorer le centenaire de la parution de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, il fait paraître en neuf volumes la 8^e édition revue et augmentée par le petit-fils de l'historien, Hector Garneau. Une biographie de *Mackenzie King* (1944) par Emil Ludwig constituera une autre occasion de souligner l'intérêt de l'Arbre pour les «sujets» d'actualité. Toutes ces publications, romans, récits, recueils, essais, traductions, livres d'actualité et classique canadien (F.-X. Garneau) représentaient le fonds autochtone sur lequel l'éditeur pouvait compter pour prendre racine dans le milieu face à une concurrence française qui n'allait pas manquer de se manifester en réaction au rayonnement de nos éditeurs à l'extérieur du pays.

Un ultime effort

En août 1944, à la libération de la France, les Éditions de l'Arbre ont déjà publié une centaine de titres pour la plupart inédits et répartis comme suit: un fonds canadien constitué de plusieurs œuvres de jeunes auteurs qui montent (Lemelin, Thériault, Hébert), d'écrivains reconnus (Hertel, Desmarchais, Montpetit) et d'un classique (F.-X. Garneau); un fonds étranger constitué d'œuvres inédites d'écrivains français (Couturier, Laugier, Simon, Viatte, Whal), belge (Goffin), italiens (Sforza, Borgese), américains (Kernan, Gunther, Chamberlin) et allemand (Ludwig). Contrairement à d'autres éditeurs comme Variétés ou Granger Frères, les réimpressions effectuées en conformité avec l'arrêté de 1939 ne constituaient qu'un secteur négligeable du catalogue de l'Arbre (6 %)²⁰.

20 En tête de l'extrait de catalogue qu'il fait paraître dans le *Canada* du 17 octobre 1944, l'éditeur proclame: *Éditions de l'Arbre, la maison qui a publié le plus grand*

L'éditeur pouvait en toute légitimité compter sur son fonds étranger pour faire une percée sur le marché européen devenu en principe accessible. En 1945, il publie encore plusieurs auteurs européens qui ne peuvent être édités en France à cause d'une situation confuse créée par l'épuration et aggravée par la pénurie de matières premières. Les problèmes engendrés par une industrie française en voie de réorganisation incitaient plusieurs auteurs à se faire éditer à Montréal. Pendant cette période de l'immédiat après-guerre, l'Arbre publie donc en première édition des livres de Magali, de Léon Blum, de Victor Serge, d'Henri Troyat et de Jacques de Lacretelle. Le programme de l'éditeur pour 1945 témoigne de l'optimisme qui règne alors dans les milieux de l'édition montréalaise (voir le *Canada*, 17 octobre 1944).

À l'instar de ses concurrents canadiens, l'éditeur avait créé une collection de classiques avec l'espoir d'intéresser les professeurs des universités et des collèges canadiens et américains. Le directeur de la collection, Auguste Viatte, recrutait aux États-Unis la plupart des spécialistes chargés de préparer et de présenter ces ouvrages. Il misait également sur son fonds de traductions de l'américain. Le prestige qui entourait tout ce qui venait des États-Unis après la Libération constituait un atout certain. Outre les essais déjà parus, on projetait la publication d'œuvres littéraires: *Un p'tit gars de Georgie* d'Erskine Caldwell, publié en feuilleton dans *la Nouvelle Relève* (1947) et traduit par Louis-Marcel Raymond, devait paraître aux Éditions de l'Arbre avant sa sortie chez Gallimard en 1949.

Or, malgré tous ces efforts pour intéresser le public international francophone, malgré la qualité des livres mis en circulation, ces publications n'atteignirent pas le public étranger. Malgré les milliers d'exemplaires expédiés en France, la presse française resta muette. Louis-Marcel Raymond, dans une lettre à Jean Whal, évoque avec amertume cette fin de non-recevoir des milieux parisiens: *Mais ce que je crois c'est que les écrivains français d'une manière générale semblent mépriser copieusement tout ce que nous faisons ici. Du moins n'en parlent-ils jamais ou quelques maigres lignes ici et là* (lettre du 21 mars 1947). Comme nous l'avons indiqué, l'Arbre avait pu compter de 1943 à 1945 sur Henri Laugier, un allié fidèle et convaincu de la qualité et des mérites de l'édition montréalaise. À titre de directeur général des relations culturelles au

nombre d'inédits depuis le début de la guerre (p. 17). En effet, l'éditeur effectue peu de réimpressions, contrairement à certains éditeurs montréalais. Il publie surtout de l'inédit ou de nouvelles éditions d'œuvres connues. Nous entendons par réimpressions la reproduction selon un procédé photomécanique d'un livre déjà publié chez un autre éditeur; par réédition, la publication intégrale et sans modifications d'un ouvrage déjà publié; par nouvelle édition, toute publication qui apporte des modifications à un texte déjà publié. Ainsi, les titres des collections «Classiques de l'Arbre» et «Textes spirituels», qui contiennent des œuvres qui relèvent du domaine public, accompagnées d'une présentation nouvelle et parfois d'un appareil critique assez élaboré, sont considérés comme de nouvelles éditions. Lorsque l'éditeur ne fait que reprendre un texte déjà publié pour n'en changer que la présentation matérielle, comme dans le cas des romans de Paul Féval publiés par l'Arbre, on parlera de réédition.

ministère des Affaires étrangères, il était en mesure de faire entrer des livres canadiens en France. Mais en 1946, avec le départ de Laugier pour les Nations unies, l'Arbre perdait un allié précieux au moment où il en avait le plus besoin.

Au Québec, les circonstances n'étaient guère plus favorables. Duplessis avait repris le pouvoir en 1944 et les libéraux, alliés «naturels» de l'Arbre, étaient en position de faiblesse. L'éditeur eut beau publier l'essai de Robert Rumilly sur l'**Autonomie provinciale** (1948), il en fallait davantage pour amadouer l'Union nationale. Par ailleurs, l'Arbre ne pouvait pas compter sur le réseau des institutions scolaires et religieuses, comme ses concurrents Beauchemin, Granger Frères et Fides. Ce ne sont pas le **Beaumarchais** (1945) de Fernand Baldensperger et le **Vigny** (1944) de Jacques Scherer, ni les titres annoncés de Baudelaire et de Rabelais qui devaient inciter les directeurs des collèges québécois à recommander la lecture des «Classiques de l'Arbre», malgré la caution et les assurances d'Auguste Viatte.

Une tentative du côté de la littérature pour la jeunesse ne semble pas avoir connu beaucoup plus de succès. L'Arbre réédite une quinzaine de titres de Paul Féval de 1945 à 1948. Mais ces livres attrayants, présentés sous une couverture glacée, en quatre couleurs et dans une typographie soignée, ne correspondaient pas avec l'image de marque de l'éditeur qui ne réussira pas à imposer la série dans une librairie québécoise déjà encombrée par ce genre de littérature populaire. Combien d'exemplaires ont été achetés par les commissions scolaires? Seules les archives de l'Arbre, si elles étaient accessibles aux chercheurs, pourraient donner une réponse à cette question. La publication de l'**Initiation à la médecine** (1946) de Georges Hébert devait s'avérer un succès. Ce manuel, diffusé dans les milieux hospitaliers, aurait dépassé les 50 000 exemplaires selon Claude Hurtubise (lettre à l'auteur). La même année, l'Arbre publiait une **Initiation à l'espagnol** de Ezequias et Margarita Madrigal, traduction d'un ouvrage américain avec lequel on souhaitait sans doute atteindre de forts tirages.

En 1945-1946, en plus de chercher à exporter ses livres en Europe et aux États-Unis, on voit donc l'éditeur tenter de nouvelles expériences, explorer de nouvelles avenues et faire des tentatives dans des secteurs qu'il n'avait pas l'habitude de couvrir. Mais les résultats sont inégaux. Pour maintenir le rythme de production d'avant-guerre, l'Arbre élargit l'éventail de ses collections («classiques», littérature pour la jeunesse, manuels, littérature populaire) dans l'espoir de toucher de nouveaux lecteurs. Ces années d'exploration et de tâtonnements sont aussi symptomatiques d'un malaise et d'une crise d'orientation qui semblent inéluctables. 1945 est une année faste en ce qui concerne le nombre de publications: 52 titres, 25 % de huit années de production. Ce sommet est le fruit de la conversion. Dans la même année on retrouve les derniers titres des collections de guerre et les premiers titres des nouvelles séries destinées à prendre la relève. Or cette stratégie d'expansion s'accorde mal avec une contraction du marché. Les liquidités vont bientôt manquer. Il semble que ce soit cet ultime effort des années 45 et 46 qui ait précipité le déclin de l'éditeur dans la mesure où il devenait un facteur aggravant de la surproduction engendrée par le retour du livre «Made in France» sur le continent américain.

C'est dans ce contexte que la querelle avec les intellectuels français éclate en 1946 et se prolonge jusqu'à la faillite de l'éditeur à l'automne de 1948. Nous n'avons pas le temps ici d'analyser cette polémique en relation avec les publications et les stratégies de l'Arbre. Nous pouvons cependant souligner en terminant qu'une idée commune semble traverser les propos des différents intervenants parisiens dans cette querelle, à savoir l'assignation des entreprises canadiennes aux tâches secondaires de relais de l'édition française. La concrétisation de cette idée sera visible après la guerre dans la conversion d'éditeurs en libraires et dans la création de nouvelles entreprises, tel le Cercle du livre de France qui va surtout réimprimer pour le public cultivé les succès parisiens de l'heure. Les statistiques de l'édition nous montrent en effet que, après la guerre, le poids relatif du marché canadien dans l'exportation du livre français ne cesse de croître. Alors qu'en 1938, le Canada était au quatrième rang des pays importateurs de livres français, en 1954 il occupera le troisième rang et, en 1968, le deuxième²¹.

Tous ces facteurs, qui viennent entraver le développement de l'Arbre, sont également accompagnés d'une crise d'orientation qui est une conséquence directe de la situation du marché du livre. Le groupe de la *Relève* s'était graduellement dispersé au cours des années. L'Arbre avait également pris ses distances par rapport à sa première fidélité à Maritain sans se donner de philosophie de rechange. La «rupture» avec la première image de marque avait amené l'éditeur à publier des auteurs de littérature populaire (Magali, Féval), des classiques, des œuvres pour la jeunesse. Le succès relatif de ces collections, ajouté à la non-réception des nouveaux titres d'auteurs français en France, devaient amener finalement l'éditeur à se replier sur son fonds canadien et américain²². Dans la querelle avec les représentants du CNÉ, Robert Charbonneau devait prendre appui sur cet acquis et proclamer l'autonomie de la littérature canadienne. Mais la librairie ne pouvait assurer à l'éditeur de collections canadiennes des revenus suffisants. La déclaration d'indépendance de Charbonneau était surtout la conséquence des échecs de l'éditeur et de la prise de conscience de la domination culturelle de la France à laquelle il avait lui-même participé et dont il se trouvait maintenant la victime inattendue.

Il ne faut sans doute pas exagérer l'influence ou le pouvoir d'un ou de quelques éditeurs dans tous ces changements. La plupart du temps l'éditeur ne

21 Jean-Henri Martin, *le Livre et la Civilisation écrite*, avec la collaboration de Pierre Pelou, Paris, École nationale supérieure des bibliothèques, 1970, p. 113.

22 Pour illustrer cette conversion canado-américaine, notons les faits suivants: 1) durant l'année 1948, dernière année de publication de la revue, 78 % des articles de la *Nouvelle Relève* sont signés par des auteurs canadiens, alors que la moyenne générale de 1941 à 1948 se situe autour de 58 %; 2) durant la dernière année (1948), 5 des 6 titres publiés aux Éditions de l'Arbre sont des ouvrages d'auteurs québécois; 3) en 1945, à partir du vol. IV, n° 1, la *Nouvelle Relève* abandonne le format NRF pour le format de poche; 4) en 1947, à partir du numéro de juin (vol. V, n° 7), la revue adopte la couverture illustrée par une caricature de La Palme (en couleur) sur le modèle de l'*American Mercury*.

fait qu'exploiter une tendance, profiter d'une mode, d'un courant, d'une conjoncture. Il se met au service d'un groupe, d'une cause ou d'une clientèle. Il s'interpose entre une classe d'écrivains prête à lui fournir des textes et un public disposé à les acheter. Si un livre ne convainc personne, il est en tout cas le témoin tangible d'une conviction. C'est à partir de cette trace matérielle que l'on peut reconstituer le réseau des alliances et des rapports qui structurent le champ éditorial et en révèlent les enjeux. L'histoire des Éditions de l'Arbre nous montre un éditeur au sens plein du terme qui se met au service d'une cause, la soutient et en tire des profits jusqu'à ce qu'elle se dissolve sous la pression des événements. En huit ans, beaucoup d'événements viennent aider puis entraver les initiatives de l'éditeur. C'est peu de temps pour assurer la survie et la rentabilité d'une maison ou pour fonder une tradition. Un éditeur ne peut pas toujours compter sur des années fastes. La période de changements idéologiques qui suit la guerre et pour laquelle les collaborateurs de la Relève étaient peu préparés va finalement précipiter la fermeture. Les hésitations et les attermoiements de la fin, en plus de refléter directement la crise générale d'une édition canadienne sous influence, nous révèlent les contradictions, les espoirs et les limites de l'éditeur pris dans un réseau de concurrence et d'intérêts qui le dépassent.



MM. Claude Hurtubise et Robert Charbonneau, directeurs des Éditions de l'Arbre.